

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de SA SŒUR (théâtre de l'Athénée);
2^o Le 4^e et dernier fascicule du roman nouveau de M. Tristan Bernard: L'AFFAIRE LARCIER.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 6 AVRIL 1907

65^e Année. — N^o 3345



Le caïd des Angad.

L'amel Sidi ben Kerroum

L'OCCUPATION D'OUJDA. — Deux autorités locales.

Photographie du capitaine Paul Azan.

Nous avons annoncé à nos lecteurs que *L'Illustration* publierait cette année une nouvelle inédite de M. MARCEL PRÉVOST.

Nous avons eu le plaisir de recevoir de l'auteur de *Monsieur et Madame Moloch* un manuscrit dépassant de beaucoup les proportions d'une simple nouvelle.

Nous commencerons la semaine prochaine la publication de

Henriette Deraisme

qui se prolongera pendant au moins six numéros.

COURRIER DE PARIS



Nous voyons le soleil. Qu'il a donc l'air de revenir de loin ! De bien loin certes, car cette année il n'a même pas passé l'hiver dans le Midi. Personne ne l'y a rencontré. Enfin, le voici qui reparait avec des impétuosités de prisonnier délivré. Ces premières journées lumineuses sont vraiment grisantes et rendent un peu fou. Leur accablante et nouvelle splendeur surprend, fait courber la tête. On rêve, on espère à tort et à travers, on a dans le cœur je ne sais quelles inquiètes mélancolies et ce mystérieux fonds de tristesse inséparable des minutes où la vie éclate et se répand avec le plus de joyeuse certitude. C'est par les beaux temps que je pense aux morts. Cependant la féerie des illusions et des projets, le poème éternel de la jeunesse et de l'amour vont recommencer, un an de plus, après tant d'années, tant de siècles, et toujours pareils, avec leur même murmure de jets d'eau, leur parfum de violette fanée, de lilas frais, leurs boutons de rose, leur tiède brise qui fait les fronts moites d'ardeur et soulève les chevelures et les voiles... Quelques furtives hirondelles ont été aperçues un instant du côté de la tour Saint-Jacques. Et ce mot de Pâques, ce mot de cantique et de chanson, ce mot resplendissant et doux, ce mot de fête, naïf et religieux, évocateur d'indéfinissables choses, ce mot cristallin, surnaturel et pur flotte partout... Il est au ciel, sur la terre, aux vitres des croisées ouvertes. Il est sur les grandes places, parmi les jardins, le long du quai aux Fleurs, et dans le tabernacle des âmes, à la surface des yeux, au bord des lèvres. Le saule et des humbles quartiers le dit dans sa cage et aussi les pauvres voix éraillées des marchandes, le matin, par les rues tumultueuses de Paris qui, rudement, sentent le légume vert. Et la raie rouge du store de couteil, la paille blanche du chapeau, les voitures « décollées », le poisson de sucre et l'œuf de chocolat, la porte de l'église assaillie de mendiants, tout cela crie, gémit et chante éperdument, à tue-tête : Pâques ! Pâques !

Faites bien attention ? Les souvenirs, du fond du passé, vont revenir à tire-d'aile comme des oiseaux sauvages. Nous n'aurons plus qu'à baisser les paupières et à prêter l'oreille, dans la direction de notre enfance ensevelie, pour la ressusciter une seconde, au son des cloches d'autrefois.

* *

Mon ami, « qui est dans les affaires », avait une note à prendre. Il sortit vivement de sa poche un inquiétant objet verni, noir et long, couleur de canule, et qu'il dévissa. Je crus d'abord que c'était un fifre et qu'il allait me jouer : *Vive Henri IV*. Mais je vis aussitôt que j'avais affaire à un de ces porte-plumes à réservoir qui s'appellent d'un nom américain et deviennent de plus en plus à la mode. Mon ami, sur la feuille d'un gros carnet, avait tracé avec énergie quelques lignes, il rengaina bientôt le tout, et me déclara d'un air impérieux :

— C'est admirable !

— Ça ?

— Oui. La plume Marlborough. Je ne me sers

plus d'autre chose. Même à la maison j'ai supprimé l'encrier. Tu n'as pas une Marlborough ?

— Non.

Il parut ébahi et consterné.

— Comment ? toi ? un écrivain ? Mais avec quoi écris-tu ?

— Avec un porte-plume ordinaire, un porte-plume sans citerne.

— Mais dehors, dans la rue, quand tu n'es plus à ton chantier, paf !... s'il t'arrive n'importe où une belle idée de pièce, ou de roman... pour cet hiver ?

— C'est si rare !

— Mais encore ?

— Je la note.

— Avec quoi ?

— Un crayon.

— Laisse-moi donc ? Il est toujours cassé, ton crayon !

— C'est vrai. Mais j'en ai huit ou dix de rechange dans les coins de mes vêtements.

— Des infâmes bouts de bois, tout gris, mordus, sucés, trop courts, bien incommodes !

— Oui... c'est cela... tu les connais !... Ah ! c'est avec eux seulement, je t'assure, qu'on prend la note juste, heureuse et agréable !

Je vis qu'il croyait que je me moquais de lui. J'entrepris donc de lui prouver qu'il se trompait.

— Je suis plein de bonne foi. Si tu n'étais pas « dans les affaires », vieil ami, tu me comprendrais mieux. L'écrivain a ses manies qui sont sacrosaintes, divines. Le porte-plume peut être en or ou en bois, peu importe (cependant la phrase a plus de chances d'être dorée s'il est de bois), mais il faut avant tout qu'il soit garni d'une plume, d'une vraie plume.

— D'oie ?

— Eh ! ça n'était pas si bête ! D'oie si tu veux, ou de fer, mais une plume à deux becs, flexibles, sur lesquels on peut appuyer ou retenir, que l'on sent à l'extrémité de ses ongles comme la bouche du cheval en tenant les rênes.

Mon ami se rebiffa.

— La Marlborough a une plume, une plume d'or, à deux becs...

— Je ne dis pas non. Mais ce n'est pas la chère vieille plume classique, la plume Alexandre, par exemple, dont la boîte m'est familière depuis que j'ai fait mes premiers jambages, et sur le couvercle de laquelle on voit la bonne grosse figure rechignée de M. de Humboldt. Et il est indispensable que l'encrier soit là, despote, redoutable, énigmatique et béant devant le travailleur, afin que celui-ci voie l'encre. Voir l'encre, ou mourir ! La voir quand on y trempe la plume doucement, à la profondeur nécessaire, et la voir aussi quand on quête le mot ou l'idée qui ne viennent pas, qui sont là nageant dans les flots obscurs de la Mathieu-Plessy ou de la Petite Vertu... La voir passer de l'encrier sur la plume, de la plume sur le papier, la voir baisser de niveau peu à peu dans le godet, songer : il est grand temps que je le remplisse, et aller chercher la bouteille de terre et la verser soi-même, ainsi qu'un curaçao, avec d'innombrables précautions, la voir même se répandre, jaillir aux alentours de l'encrier, en gouttelettes, virgules ou pâtés, jusque sur ses doigts... et son linge... oui, cela aussi a son âcre genre de charme, car une tache d'encre n'est pas une tache inutile et banale. Il en reste toujours quelque chose. Voilà. Ainsi ne viens pas me parler de tes plumes Niagara ou Marlborough, car elles me choquent et me font mal au cœur. A la seule pensée d'avoir à écrire avec cette espèce de bâton de réglisse enchanté qui a l'air d'avoir été fabriqué chez le bandagiste, je me sens ployer tel qu'une faible tige, et les quelques idées qui me restent encore détalent à toute vitesse. Un bureau sans encrier paraîtra toujours, à l'être de pensée, comme une table sans verre

à l'homme de bouche, et c'est enfin un indispensable et complémentaire agrément, aussitôt la besogne terminée, que de rabaisser le couvercle sur la ténébreuse petite mare avec la satisfaction du devoir accompli.

Jusqu'au bout il m'avait écouté en contenant mal son impatience. Dès que j'eus fini :

— Tout cela est joli à dire. Mais as-tu essayé de la Marlborough ?

— Non.

— Je ferai pour toi un grand sacrifice. Je vais te prêter la mienne, deux jours.

Je protestai avec violence. Il ne m'écoutait pas.

— Si. Après que tu t'en seras servi seulement vingt-quatre heures, tu ne pourras plus t'en passer. C'est propre, commode... Ce disant, il avait ressorti son fifre et le dévissait. Mais il poussa un cri. L'encre, sautant comme du cidre mal débouché, ruisselait sur ses doigts.

— Nom d'un bonhomme ! J'ai oublié de retourner le réservoir en bas avant de dévisser. C'est la première fois que ça m'arrive depuis un an !

— Ça ne sera pas la dernière, dis-je pour le consoler.

Il était furieux. Moi, blotti dans ma barbe et la bouche pincée, je ne pouvais m'empêcher de sourire avec réserve. Je l'emmenai se laver les mains. Mais c'était de l'encre royale... aussi mordante que du vitriol et noire comme les sept péchés capitaux. Elle ne vous quittait pas à volonté. Il fallut, pour qu'elle partît, deux heures de travail à la brosse dure, à la pierre ponce et trois citrons.

Depuis, je n'ai pas eu signe de vie de mon ami à la plume Marlborough... Ne sais quand reviendra.

* *

L'autre jour j'ai reçu, imprimée en beaux caractères, la lettre suivante que je copie sans en changer une syllabe, d'abord parce qu'elle est excellemment rédigée, et ensuite parce que je voudrais que les centaines de mille de lecteurs de *L'Illustration* la lussent et s'y intéressassent. (Pardonnez-moi les détonations de ces plus-que-parfaits du subjonctif, mais je suis forcé.)

« La Société de l'histoire du costume, fondée en 1907 par un groupe d'érudits, d'artistes, de collectionneurs, de grands industriels, a pour but principal de doter Paris d'un musée spécial du costume qui lui faisait défaut. Le costume fait partie intégrante de l'histoire ; ses transformations successives sont liées étroitement aux mœurs, aux événements, au caractère des hommes, aux diverses époques. Nulle part en France n'existe de musée rationnel et chronologique qui devrait présenter au public le développement régulier et les caractéristiques exactes de nos costumes nationaux. Alors qu'à l'étranger de magnifiques musées nous donnent déjà l'exemple, en France les pièces précieuses que nous possédons sont disséminées au hasard. Nous voudrions combler cette lacune et joindre en outre à nos collections la carrosserie et la sellerie dont les spécimens anciens furent tant admirés à l'Exposition de 1900. »

Et cette Société se présente sous le patronage et la direction de hautes compétences artistiques telles que : MM. Maurice Leloir, président ; Maurice Maindron, vice-président ; Manceaux-Duchemin, secrétaire ; Jacques Doucet, trésorier. Parmi les membres du conseil : MM. Henry d'Allemagne, François Carnot, comte de Cossé-Brissac, Courboin, Edouard Detaille, Faivre, Gorguet, Richeumont, Tony Robert-Fleury, etc... Je ne vous cache pas que moi-même ai la ferme intention de collaborer modestement de toutes mes forces à cette œuvre si attachante et je puis à cet effet,

dire déjà aux lecteurs et lectrices de *L'Illustration* qui aiment d'amour le costume du temps passé et veulent le sauvegarder, que les dons en nature sont reçus dès à présent, avec avidité et reconnaissance, au siège de la Société, 21, avenue Gourgaud, chez M. Maurice Leloir. Que ceux qui possèdent donc des robes Louis XV, des habits de cour, des chapeaux délicieux du temps de la Lamballe, ou même des habits historiques ayant appartenu simplement à la Dubarry ou au Régent et ne savent qu'en faire ne se gênent nullement pour nous les envoyer. Moi-même j'en recevrai bien volontiers et me ferai recéleur de chiffons pour le compte de la Société. Nous attendons avec modestie et confiance.

— « Le musée de l'Armée, me disait récemment Detaille, a commencé ainsi, avec trois plumets et deux paires de bottes. Aujourd'hui nous avons des salles pleines. » Mesdames et messieurs, fouillez les tiroirs et les placards de vos grand'mères.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC

Après quelques mois d'une trompeuse accalmie, au moment même où l'on pouvait espérer que le fonctionnement prochain de la police internationale allait mettre un terme à l'anarchie qui règne au Maroc, l'assassinat du docteur Mauchamp, l'occupation d'Oujda, qui en a été la conséquence, viennent de ramener brutalement l'attention sur le lamentable empire chérifien.

Une tâche ardue va incomber aux représentants



La casbah de Tanger où se réunissent le corps diplomatique et les délégués du Maghzen.

des puissances à Tanger, chargés de vaincre l'inertie et le mauvais vouloir du Maghzen, et de remettre enfin un peu d'ordre dans cet effroyable gâchis.

Ils s'étaient mis à l'œuvre, d'ailleurs, avant même que ces graves incidents fussent venus compliquer

la situation, et se réunissaient, juste dans la semaine où se produisit le drame de Marakech, en une conférence tenue à la casbah de Tanger en vue de préparer l'application pratique de certaines dispositions arrêtées à Algésiras, de conseiller le sultan sur



1 (en bas). 2 (en haut). 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
De gauche à droite : 1. M. Regnault, ministre de France. — 2. M. Jessé-Curély, secrétaire de l'ambassade française. — 3. El Mokri, deuxième délégué chérifien. — 4. Comte de Martens-Ferraz, ministre de Portugal, doyen du corps diplomatique. — 5. Chevalier de Rappard, ministre des Pays-Bas. — 6. Comte de Buisson, ministre de Belgique. — 7. M. Lowther, ministre d'Angleterre. — 8. Si Mohammed Torrès, premier délégué chérifien. — 9. Comte Koziebrodzky, ministre d'Autriche-Hongrie. — 10. Docteur Rosen, ministre d'Allemagne. — 11. M. Lhaberia, ministre d'Espagne. — 12. Beniss, délégué chérifien. — 13. Deux secrétaires marocains. — 14. Zniher, troisième délégué chérifien. — 15. M. Gummere, ministre des États-Unis. — 16. M. Gentile, chargé d'affaires d'Italie.

LES AFFAIRES DU MAROC. — Le corps diplomatique et les délégués marocains réunis à la casbah de Tanger pour discuter la question de la police. — Photographies Barca.



Devant les murs d'Oujda.

l'opportunité de certaines réformes, comme la suppression du commerce des esclaves, la réglementation de la vente des armes de chasse, l'organisation, enfin, de la police internationale.

Le groupe que nous publions, et qui fut pris au moment de cette conférence, montre donc tous les diplomates qui ont charge de travailler sur place au règlement des importantes questions relatives à la sécurité des étrangers au Maroc, à l'application effective des mesures spécifiées à l'acte d'Algésiras.

On y reconnaîtra quelques-uns de ceux qui ont participé à l'élaboration de cet instrument diplomatique : M. Regnault, d'abord, actuellement notre représentant à Tanger, après avoir été, l'an dernier, pour M. Revoil, un collaborateur précieux ; M. Gummere, qui était, à Algésiras, le second délégué des États-Unis ; puis, du côté du Maroc, à la tête de la

délégation, le blanc vieillard Mohammed ben Larbi Torrès et son ancien lieutenant d'Algésiras, Si Mohammed el Mokri.

On peut espérer que l'acte de vigueur que nous venons d'accomplir en occupant Oujda amènera le Maghzen à renoncer aux procédés dilatoires qu'il n'a cessé d'opposer, depuis longtemps, aux protestations les plus justifiées comme aux vœux les plus raisonnables des nations européennes, et de la France en particulier.

Cette occupation d'Oujda ne fut pour nos soldats qu'une marche matinale par mauvais temps. Le 29 mars, dès 3 heures, la colonne organisée par le général Lyautey et placée sous son haut commandement quittait Lalla-Marnia. A 10 heures, elle était devant Oujda.

Il ne fut pas tiré un seul coup de fusil.

L'amel d'Oujda, Sidi ben Kerroum, prévenu officieusement par le caïd algérien Bou Hamidi, des Beni bou Saïd, que nos troupes allaient venir en nombre suffisant pour rendre toute résistance inutile, mais qu'elles n'avaient aucune intention hostile, s'était porté au-devant d'elles jusqu'à 2 kilomètres de la ville. Au colonel Félinau, qui avait pris la tête de la colonne et qui, après lui avoir exposé l'incident de Marakech, lui notifi la volonté du gouvernement français de faire occuper Oujda jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction, Ben Kerroum répondit qu'il ignorait tout du drame qu'on lui rapportait ; qu'il le déplorait, mais que l'affaire se réglerait entre les deux gouvernements. Quant à lui, il acceptait le fait accompli.

Et il escorta la colonne jusqu'aux murailles de sa ville, défendues par de menaçants cactus.



LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC. — Le grand marché d'Oujda. — Photographes Rittwagen

**M. Destailleurs et le général Lyautey.**

(M. Destailleurs va remplir les fonctions de commissaire du gouvernement français à Oujda.)

**Le colonel Reibell.**

(Le colonel Reibell a été chargé d'organiser notre occupation d'Oujda.)

Là, en présence de délégations de tous les corps de troupes, le colonel Reibell signifia au pacifique amel qu'il prenait l'administration de la ville et répondait de l'ordre, lui, Ben Kerroum, demeurant cependant le maître nominal.

Le général Lyautey arrivait sur ces entrefaites. L'amel lui déclara, comme au colonel Félineau, comme au colonel Reibell, qu'il n'avait qu'à s'incliner.

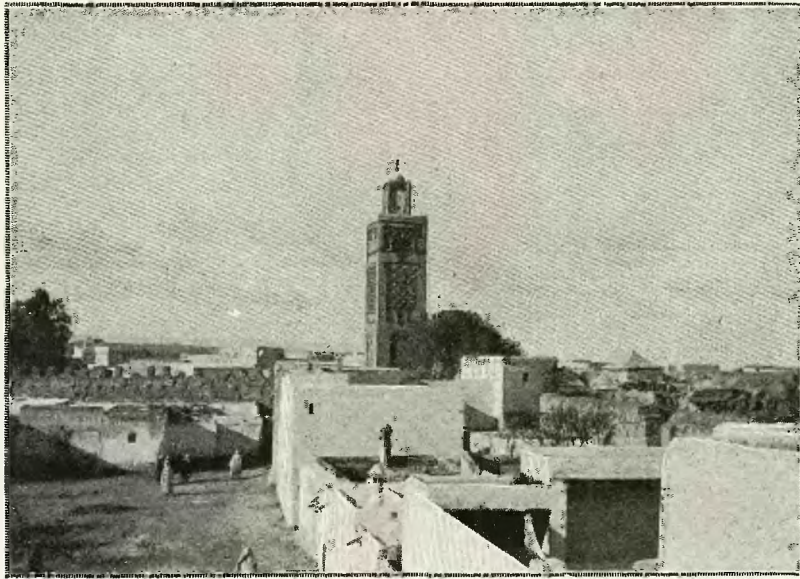
Par la porte du Jeudi (Babel Khamsa), le drapeau tricolore flottant au vent, nos soldats firent leur entrée dans Oujda, sale, bourbeuse, sordide. Le capitaine Mougin et la mission militaire française qu'il dirige, qui avaient quitté Oujda quelques jours auparavant, marchaient en tête du défilé, puis le général Lyautey et les colonels Félineau et Reibell, les deux escadrons de spahis, dont les trompettes sonnaient la marche, puis les goudiers, les zouaves, tous pataugeant dans une boue liquide, sous l'œil curieux des Marocains, massés devant leurs maisons, bien calmes. Cette démonstration faite, on procéda au campement.

L'occupation ne sera sans doute pas de longue durée. Pourtant on s'est mis à l'œuvre comme s'il s'agissait

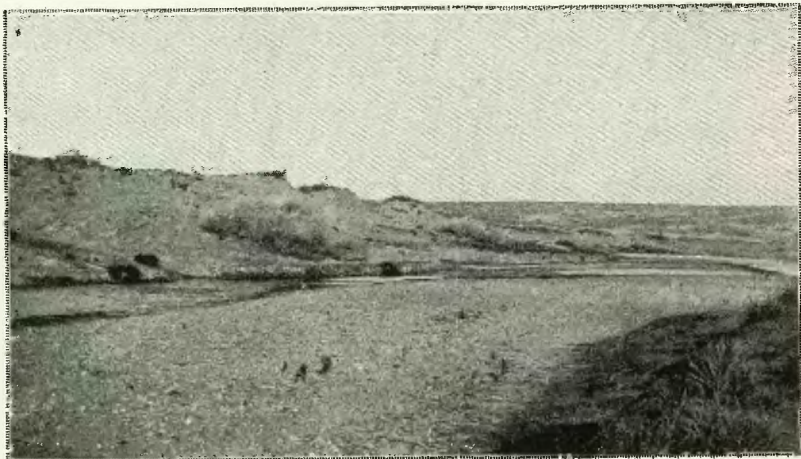
d'utiliser une conquête, Le colonel Reibell s'applique à l'organisation des finances; la poste, le télégraphe optique ont été installés et, dès le lende-

main de leur arrivée, nos braves troupiers se mettaient en devoir, avec le concours des indigènes arrachés à leur incurie coutumière, de commencer le nettoyage de cette ville répugnante. Ils trouvèrent partout la meilleure volonté.

Cette rapide opération n'a soulevé à Oujda, non plus que dans la région avoisinante, aucun trouble. Les principaux caïds des environs sont venus spontanément saluer le général Lyautey, et le vieil agitateur Bou Amama lui-même lui a envoyé des émissaires pour le féliciter. Seule, la tribu des Angad a paru s'agiter un peu; mais, informé à temps, le colonel Reibell les a fait aviser d'avoir à se tenir tranquilles. Et tout est rentré dans l'ordre.

**La plus belle partie d'Oujda.**

Deux correspondants de L'Illustration ont assisté à l'occupation d'Oujda et nous ont annoncé par télégramme l'envoi d'intéressantes photographies. Mais les communications sont longues et difficiles; nos appareils de téléphotographie ne sont pas encore construits; et c'est samedi matin seulement que les documents que nous attendons pourront arriver à Paris. Ils paraîtront dans notre prochain numéro.

**L'oued Isly, près d'Oujda.****Le champ de bataille de l'Isly.**



La comtesse Festetics et le tzigane Nyari Roudi.

UNE COMTESSE ÉPOUSE UN TSIGANE

La haute société autrichienne et hongroise est fort émue, en ce moment, par l'annonce d'un mariage, ou plutôt d'une mésalliance : la comtesse Wilhelmine Festetics s'est résolue, en dépit de tous les obstacles qu'on lui a opposés, à épouser un tzigane, Nyari Roudi.

La comtesse Wilhelmine, fille du comte Paul Festetics, qui habite Budapest, vivait, à Munich, auprès d'une de ses tantes, son père étant divorcé et remarié. Elle venait de promettre sa main au comte Sigismond Spretti, qui la promenait beaucoup, comme il convient à un fiancé prévenant, et s'appliquait à la distraire. C'est ainsi que tous deux, avec la tante de la jeune fille, allaient fréquemment dans un café-concert où des tziganes faisaient florès. Rénchérissant encore sur l'enthousiasme public, la comtesse Festetics s'éprit follement du premier sujet de la troupe, Nyari Roudi. Bientôt elle déclara que, décidément, elle n'aimait plus le comte Spretti et que c'était le séduisant tzigane qu'elle voulait épouser. Tous les efforts qu'on fit pour la détourner de

ce projet furent vains. Mieux, pour échapper aux obsédantes représentations de sa famille, elle partit, avec l'élu de son cœur, pour Sopron. Une tentative faite sur Nyari Roudi pour le déterminer à renoncer, en échange d'une forte somme, à épouser la comtesse, fut aussi inutile. Il fallut bien que les parents, si scandalisés fussent-ils, se résignassent à l'inévitable mariage. La comtesse Wilhelmine est majeure et maîtresse de ses actes.

C'est d'ailleurs, paraît-il, une femme accomplie, intelligente, artiste, et qui parle cinq langues. Mais elle n'est pas riche ; à la mort de son père seulement elle héritera d'un demi-million. Quant au tzigane, il a vingt-huit ans. C'est un bon musicien, qui a étudié au conservatoire de Budapest. Il est très soucieux d'élégance, et paraît, en cette affaire, tout désintéressé. A l'offre d'argent que lui fit l'avocat de la famille Festetics, il répondit qu'il gagnait suffisamment pour faire vivre sa femme.

LES MŒURS DU COUCOU

On a beaucoup écrit sur les mœurs du coucou, et l'on écrira sans doute longtemps encore avant de pénétrer le mystère qui veut que la femelle de cet oiseau s'en remette à des passereaux chanteurs pour l'incubation de ses œufs.

Contrairement à ce qui se passe dans l'espèce humaine, la mère, au lieu de confier sa progéniture à de plantureuses nourrices, semble, au contraire, choisir les plus fragiles. Escomptant l'excès d'amour que celles-ci ont en réserve, elle les oblige à un rôle de forçats occupés, sans relâche, à charrier la pâture pour un nourrisson jamais rassasié.

J'ai lieu de croire que la femelle du coucou dépose de préférence ses œufs dans les nids de troglodytes ou de minuscules fauvettes. Toutefois, consciente d'octroyer une lourde charge, elle a soin de ne porter qu'un œuf dans chaque nid. C'est d'ailleurs grâce à la prédilection marquée pour celui du roitelet qu'on a pu faire de judicieuses et précises remarques.

Ce petit insectivore est très confiant et recherche le voisinage (peut-on dire la protection) de l'homme, et il n'est guère de huttes de bûcherons qui n'aient leur nid de roitelet.

Ce nid est le bien accueilli, qui apporte à l'humble de la forêt, après le dur labeur, une part de rêverie en l'associant au troublant mystère des vies qui se créent. Désormais, il veillera sur la précieuse couvée dont il semble avoir la garde et feuilletera pieusement ce livre d'observations que la nature offre aux solitaires !

Mais un jour, en rentrant au logis, le bûcheron

trouve un oisillon encore tout nu, déjà froid, gisant piteusement à terre ; le lendemain, nouveau cadavre, et c'en est bientôt fait de toute la nichée ! Quelle est cette énigme ? L'homme est grandement surpris, quand, à l'étroite fenêtre du nid, apparaît un bec, puis une tête qui la bouchent presque. Le captif, enserré dans sa prison, se démène et le voilà dehors !

Il n'y a plus de doute, c'est bien l'assassin des pauvres petits : le coucou !

Comme l'a spirituellement dit Toussenet, son début dans la vie commence par un meurtre.

Pour ma part, j'ai eu connaissance de coucous élevés par des merles, des bruants-proyers, des rouges-gorges ; mais j'ai surtout pu en observer dans des nids de fauvettes hypolaïs. Une première fois, on m'envoyait un jeune coucou capturé à proximité de mon habitation. Aussitôt je le reportai, espérant étudier les allées et venues des parents nourriciers.

Mon attente ne fut pas longue, et, aux appels incessants de l'oiselet affamé, répondit la sollicitude touchante et empressée des fauvettes. J'eus tout le loisir d'assister au manège du couple retrouvant l'enfant d'adoption et de me convaincre que la proie vivante : chenille, larve ou moucheron, était toujours insuffisante pour calmer la fringale de ce perpétuel affamé. C'est d'ailleurs ce qui le trahit.

Sous l'influence de la continuelle crampe d'estomac, le jeune coucou pousse un cri de crécelle qu'on ne saurait oublier dès qu'on l'a entendu. Les clichés qui accompagnent ces notes ont été faits sur les rives de la Seine, en des parages qu'affectionnent particulièrement les coucous, puisqu'il m'a été donné d'en découvrir à plusieurs reprises.

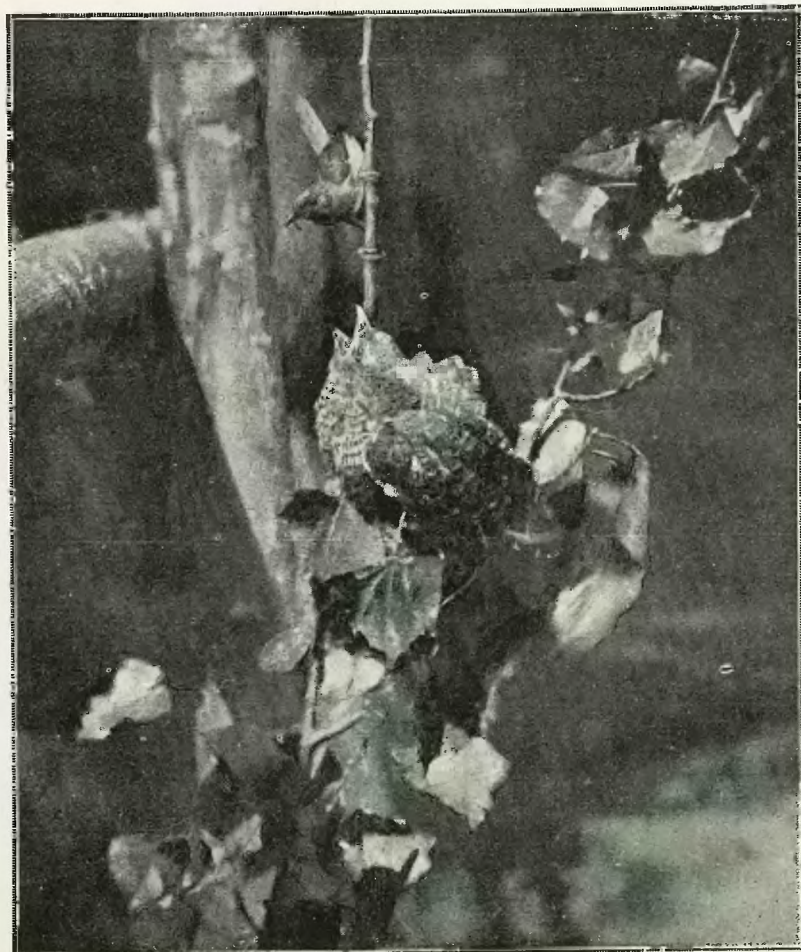
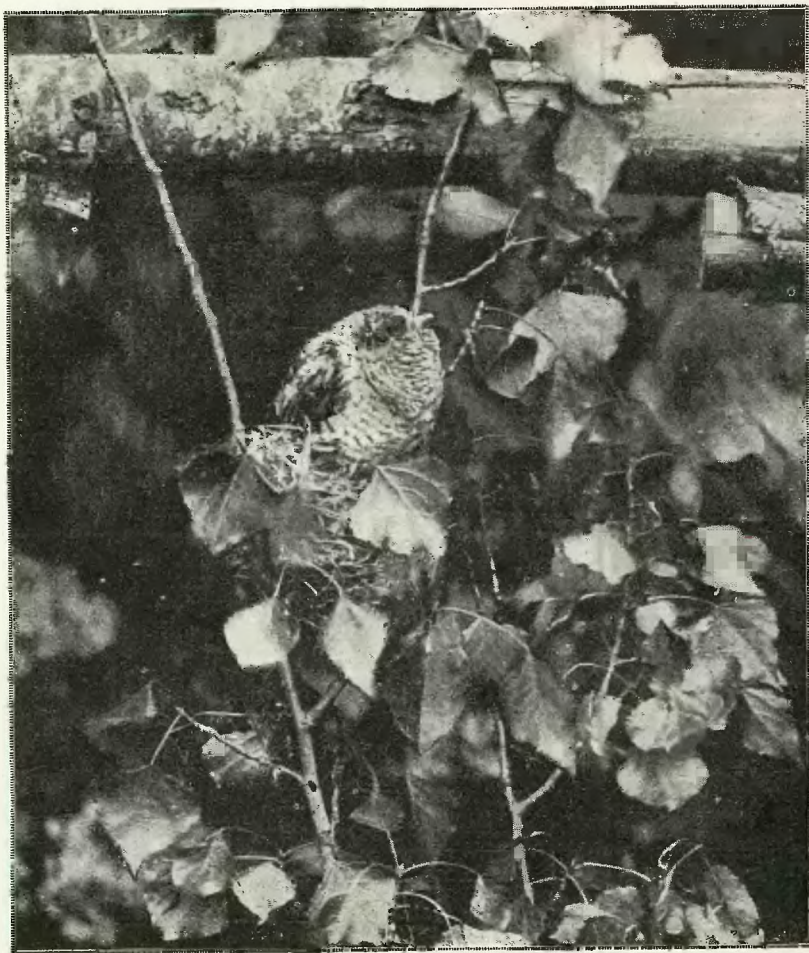
Ma dernière observation m'a été fournie dans la propriété d'Aimé Morot, l'illustre artiste. Nous entendions le cri caractéristique du jeune coucou et, après avoir épié scrupuleusement, nous avions la conviction que l'appel partait d'un grand peuplier aux alentours duquel nous voyions aller et venir une petite fauvette.

Le nid s'y trouvait en effet. On coupa la branche ; je la plaçai à hauteur convenable, enlevai quelques feuilles qui masquaient l'oiseau, et patiemment j'attendis et observai d'assez près pour choisir et fixer le pittoresque des attitudes.

On jugera de la disproportion qui existe entre le coucou et sa mère adoptive.

Triste exemple de parasitisme donné par la nature...

EDOUARD MÉRITE.

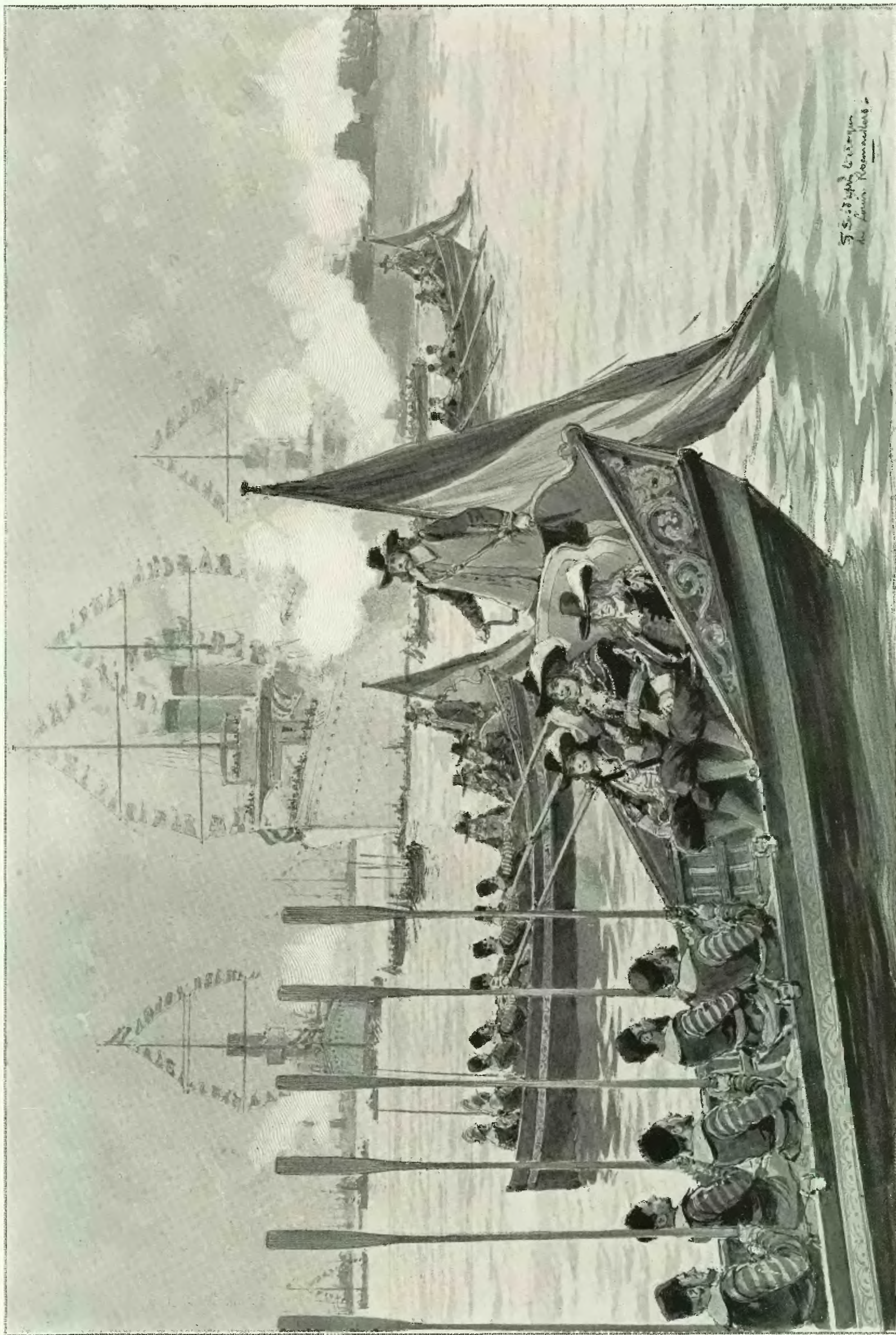


Deux des instantanés de M. Edouard Mérite, montrant un jeune coucou occupant un nid de fauvette.



UN FLAGRANT DÉLIT DE PARASITISME SURPRIS PAR L'OBJECTIF PHOTOGRAPHIQUE

Jeune coucou dans un nid de fauvette, se faisant nourrir par la mère dont il a chassé les petits. — Instantané de M. Edouard Mérieux



LES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE DE L'AMIRAL DE RUYTER A FLESSINGUE.

Les croiseurs *Piet-Heim*, *Friesland* et *Reinier-Claeszen*, de la flotte hollandaise, figurent l'escadre de Ruyter en 1666; onze chaloupes de forme ancienne conduisent à terre l'amiral de Ruyter (représenté par le capitaine de vaisseau Musquin) et son état-major.

La Hollande vient de célébrer avec éclat le troisième centenaire de l'amiral Michel de Ruyter, son célèbre marin. A Amsterdam, une cérémonie religieuse a eu lieu à la Nouvelle Eglise, en présence de la reine, des membres du gouvernement et des hauts fonctionnaires. A Flessingue, où Ruyter naquit le 24 mars 1607, des fêtes très pittoresques avaient été organisées. C'est Flessingue, on se le rappelle, qui fut témoin du premier exploit de Ruyter, quand, à dix ans, il escalada la tour de Saint-Jacob. Ce fut dans ce port également qu'il se retira après la bataille navale du 1^{er} août 1666, effectuant cette retraite si habile qu'on la considéra comme aussi glorieuse qu'une victoire. Ce fut à Flessingue, enfin, que vinrent le voir les délégués envoyés par les Etats généraux pour le féliciter, et à la tête desquels se trouvait son

ami Cornelle de Wit. On a reconstitué précisément le 24 mars cet épisode de la vie du grand homme de mer. Des officiers de la marine hollandaise remplissaient les rôles de Ruyter et de ses officiers. Le capitaine Musquin, qui figurait Ruyter, le bâton de commandement à la main, avait fort grand air sous le justaucorps et le grand feutre à plume. Onze chaloupes, de forme ancienne, conduisirent à terre ce cortège, dont l'archaïsme contrastait de piquante façon avec la brutale silhouette des trois croiseurs, *Piet-Heim*, *Friesland* et *Reinier-Claeszen*, mouillés sur rade. En revanche, le vieux bastingin du dix-septième siècle qui tirait des schalopes formait à la flottille des chaloupes un fond de décor à souhait. Une fois à terre, Ruyter et sa suite se rendirent à l'hôtel de ville où les attendait, pareillement costumée, la députation des Etats généraux.



LES CAISSONS DU MÉTROPOLITAIN, PLACE DU MARCHÉ-AUX-FLEURS
(Vue prise de la caserne de la Cité. — A gauche, le Tribunal de commerce ; au fond, le toit du théâtre Sarah-Bernhardt et la silhouette de la tour Saint-Jacques couverte d'échafaudages ; à droite, l'Hôtel-Dieu.)

Un groupe de caissons, analogue à celui qui aura bientôt disparu sous la place Saint-Michel, décore en ce moment la place du Marché-aux-Fleurs. L'ordonnement des travaux a permis de prendre une photographie qui, en dehors de son attrait pittoresque, a l'avantage de présenter une vue parfaitement nette de l'ensemble métallique qui constituera la station de la Cité. Cette station, comme celle de la Place-Saint-Michel, se compose d'un long caisson de 66 mètres, flanqué à chaque extrémité d'un caisson elliptique réservé aux accès. On aperçoit au premier plan de notre gravure une étroite section du caisson elliptique enfoncé devant la caserne de la Cité et qui repose actuellement à 10 mètres environ plus bas que le lit de la Seine ; il doit descendre encore de 6 mètres. Le grand caisson est en cours de construction. Enfin, le caisson elliptique du bord de la Seine s'élève à 14 mètres au-dessus du sol ; dès que les tôles seront posées, il commencera sa descente.

Cliché Gostin.



SCÈNE DE LA RUE, A NAPLES : UN SALON DE COIFFURE EN PLEIN AIR

On a souvent décrit l'aspect curieux que présentent les vieilles rues de Naples. Tandis que chaque ménage installe devant sa porte sa cuisine, sa buanderie, parfois sa chambre à coucher, les marchands de pastèques, de glaces, de coquil-
lages, de macaroni, et une foule d'autres, viennent ajouter leur grouillement pittoresque à celui de la vie familiale. C'est
un brouhaha incessant, toujours renouvelé, de cris, de gestes, de couleurs, composé d'éléments si multiples qu'aucun tableau
n'en saurait donner une juste idée. La scène que nous reproduisons montre un détail plus particulier des mœurs napol-
itaines. C'est le jour où la coiffeuse attirée du quartier vient remettre à la dernière mode de Santa Lucia la chevelure
des élégantes. L'artiste s'est installée dans la rue ; parentes et voisines de la cliente font salon autour d'elle, échangeant
les derniers potins, se recueillant de temps à autre, pour voir l'« effet » que l'intéressée regarde dans sa glace. C'est l'in-
stant où le photographe a surpris un tableau dont l'harmonieuse composition est encore relevée par la grâce naturelle
de quelques attitudes.

Cliché Ch. Adenot.

UN GRAND ÉCRIVAIN NORVÉGIEN

La Norvège, depuis quelque temps, intrigue et attire. On admire ses fjords et son soleil de minuit, ses explorateurs aventureux et pratiques, ses peintres hardis et habiles, ses musiciens savants et fantaisistes, sa politique audacieuse et adroite. Quant à sa littérature, l'engouement parfois malavisé et tapageur de certains cercles pour Ibsen et Bjørnson avait quelque peu prévenu contre elle. D'autres pays, d'ailleurs, sollicitaient l'attention : la Russie, avec Tolstoï, Dostoïevski et Gorki ; — l'Allemagne, avec Hauptmann et Sudermann ; — l'Italie, avec d'Annunzio, Fogazzaro et Mathilde Serao. Mais, à ce point de vue aussi, les regards recommencent à se porter vers la Scandinavie. Dans ces dernières années — sans parler des écrivains déjà connus — on a traduit en français le Danois J.-P. Jacobsen ; la Suédoise Ielma Lagerlof ; tout récemment, le Norvégien Johan Bojer, auteur de *la Puissance du mensonge*. Ce jeune romancier, par ses origines, rappelle Gorki. Son histoire offre un exemple éclatant de joyeuse énergie et de talent victorieux. A dix-huit ans, il était garçon de ferme et n'avait encore rien lu. Quatre ans plus tard, il faisait représenter une pièce au théâtre de sa ville natale. Aujourd'hui, à trente-six ans, il a derrière lui une œuvre déjà considérable : romans, contes, drames. Les meilleurs critiques du Nord le classent parmi les premiers écrivains scandinaves. Il a été traduit en six langues. Il a été joué sur près de cinquante scènes, dans son pays et en Allemagne.

Johan Bojer est né à Trondhjem. Sa mère, simple servante, ne pouvait le garder auprès d'elle. Elle le confia à un ménage de petits paysans, qui l'élevèrent comme leur fils. Il passa par l'école du village, mais si peu ! deux fois par semaine pendant quelques années. Tour à tour pâtre dans la montagne, pêcheur sur le fjord et sur la côte, moissonneur et faneur,



Johan Bojer en uniforme de l'école des sous-officiers de Trondhjem (1889).

bûcheron, raccommodeur de faïence et de porcelaine, il a quelque peu exercé tous les métiers de la campagne. S'il restait illettré, il s'empressait les yeux de paysages variés, il apprenait à connaître la vie et les hommes. Mais toutes ces impressions flottaient dans son esprit, confuses et troubles : pour qu'elles pussent se cristalliser, il fallait un choc. Il le reçut à dix-huit ans, en lisant une nouvelle idyllique de Bjørnson, *Synnove Solbakken* ; il sentit que lui aussi, s'il pouvait apprendre à manier la plume, il saurait peindre les paysans, et même avec plus de fidélité. Le désir lui vint de s'instruire. Il entra à l'école des sous-officiers de Trondhjem, où il resta deux ans et demi. Il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main en fait de littérature, entre autres les romans de Zola. Le général l'avait pris pour ordonnance et lui faisait donner des leçons par des officiers, par des professeurs ; mais il ne put l'induire à préparer son baccalauréat. Bojer quitta l'armée. Il se place chez un épicier de village. Un soir, il oublie de fermer le robinet d'un baril de pétrole ; le lendemain, on trouve la cave inondée, les sacs de farine et les caques de harengs avariés. On le renvoie. Il vend des machines à coudre. Puis il entre chez un marchand de poisson et de duvet, d'abord comme agent à tout faire et ensuite comme teneur de livres.

Cependant, ses soirées se passaient à lire et à



Johan Bojer.

Johan Bojer dans la montagne, chez des paysans (1896).

écrire. A vingt-deux ans, il donnait au théâtre de Trondhjem un drame en un acte : *Une mère*. Ce fut un succès. Avec ses droits d'auteur en poche et un petit héritage qu'il venait de faire, il partit pour Copenhague et pour Paris. Il voulait voir le monde et étudier les littératures ; il voulait achever de se cultiver et de se former l'esprit. Dans ce premier voyage, son intelligence s'élargit : de son éducation rudimentaire, il avait conservé une certaine étroitesse de vue, une certaine rigidité de principes ; il s'en débarrassa comme d'un vêtement vieilli et étiqué.

De retour en son pays, il part dans la montagne, près de Trondhjem, avec dix-sept couronnes (23 fr.) : tout ce qui lui reste. Il s'installe tout seul dans un chalet isolé, à une lieue du plus rapproché, d'où on lui apporte tous les jours, pour rien, un litre de lait. En fait de provisions, il n'a qu'un jambon, bientôt sec comme bois, et des galettes de ce savoureux pain dur qui gagne à vieillir. Mais il chasse et pêche. Dans cette solitude, en trois mois, il écrit son premier grand roman : *Un cortège*. Le manuscrit terminé, comment le porter à un éditeur de Christiania ? La route est longue : 560 kilomètres à vol d'oiseau. Impossible, à peu près, de la faire à pied. Il y a bien le chemin de fer, mais des dix-sept couronnes il ne reste rien. Qu'à cela ne tienne ! Bojer emprunte à chaque station de quoi prendre un billet jusqu'à la suivante. Son manuscrit vendu, il court à la poste expédier une série de mandats échelonnés de Christiania à Trondhjem.

Dans *Un cortège*, il décrit les stériles ravages de la politique à la campagne. Le succès fut très grand. Trouvant la droite indigne même de ses coups, Bojer avait attaqué la gauche. La gauche fit à son livre le meilleur accueil. Mais, deux ans plus tard, dans *l'Eternelle Guerre*, il revenait à la charge. Tollé général cette fois : presse et opinion publique, il voit tout son pays se retourner contre lui. Sa bonne humeur ne l'abandonne pas.

Il lui était venu, d'ailleurs, un encouragement et un appui. Après quelques mois seulement de connaissance et de fiançailles — chose rare en Scandinavie — il avait épousé une jeune fille des plus belles et des plus distinguées. Depuis lors, à l'exemple d'Ibsen et de Jonas Lie, il a surtout vécu en Allemagne, en Italie et en France.

Entre temps il écrivait deux volumes de contes populaires. Il ne tarda pas à revenir aux œuvres de longue haleine. Mais il quitta la politique pour la psychologie. Ce fut d'abord un drame, *Théodora*, puis un roman, *Un pèlerinage*, livres étranges et hardis.

Ensuite vint *la Puissance du mensonge*. Le sujet de ce roman est général et abstrait : l'autosuggestion, le mensonge envers soi-même ou envers autrui. Comment rendre compte en quelques lignes de cette étude si fouillée ? La donnée fondamentale est bien simple, pourtant : sous la pression de circonstances souvent insignifiantes séparément, Norby est amené

à nier qu'il a cautionné Wangen pour une somme de deux mille couronnes ; il en arrive à se persuader qu'il a raison de parler ainsi et fait condamner l'autre pour faux, remerciant Dieu de protéger l'honnêteté, la loyauté, et de punir le mensonge. Voilà tout. Mais Bojer a su en tirer un drame psychologique des plus profonds, des plus clairs, des plus vivants. Touche par touche, trait par trait — touches colorées et traits frémissants — des âmes se révèlent à nous au milieu de crises angoissantes, des âmes et des caractères, des personnalités complètes, bien plus encore : la vie matérielle et morale d'un coin de Norvège, dans un admirable paysage de lacs, de montagnes, de forêts.

Johan Bojer a récemment donné encore un drame : *Brutus*, et un recueil de contes : *Oiseaux blancs*, légers et lumineux comme leur titre.

Quand on songe à la souplesse de ce talent, qu'on vient de lire un roman comme *la Puissance du mensonge* ou qu'on regarde simplement le portrait de l'auteur, on a peine à croire qu'il y a dix-sept ans peut-être ou quatorze, Bojer gardait les vaches dans la montagne ou se faisait renvoyer de chez un épicier de village, son patron, pour avoir oublié de fermer le robinet d'un baril de pétrole.

PAUL VERRIER.

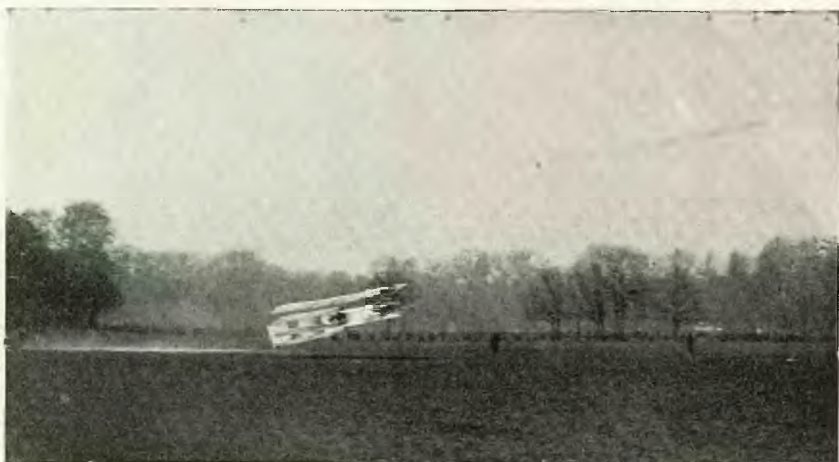


Johan Bojer, auteur de *la Puissance du mensonge*.

L'AÉROPLANE DELAGRANGE



L'ingénieur Voisin à son poste de direction.



L'appareil s'enlève.



Un vol de soixante mètres.

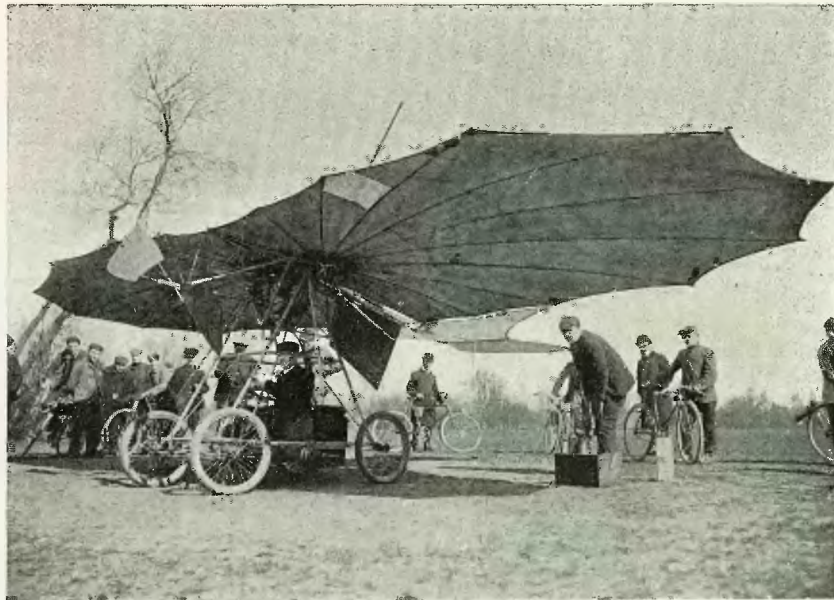


L'atterrissage.

Expérience de l'aéroplane Delagrange, à Bagatelle, le 30 mars.

LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES

L'AÉROPLANE VUIA



Vue d'ensemble de l'appareil.



Une roue quitte le sol.



L'aéroplane fait un petit saut.

Expérience de l'aéroplane Vuia, à Bagatelle, le 27 mars.

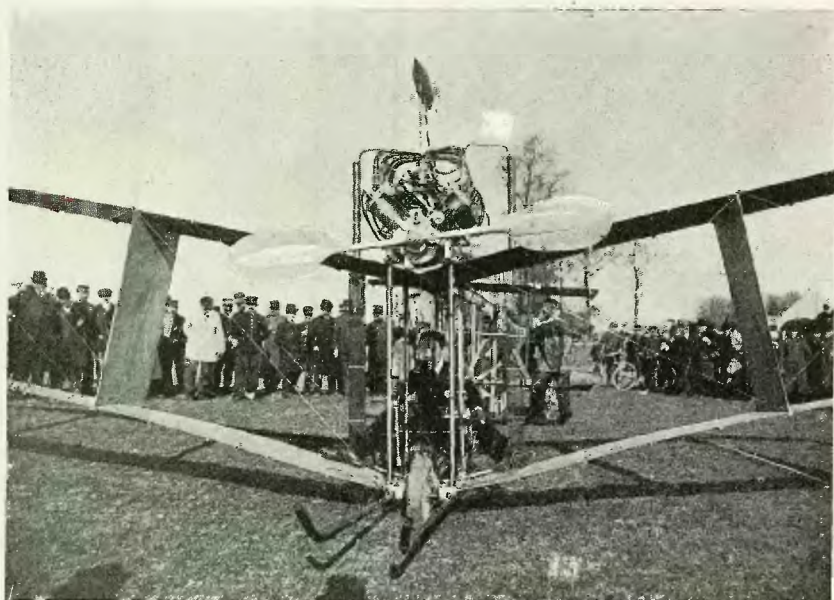
Quatre nouveaux aéroplanes ont été essayés, ces jours derniers, aux portes de Paris, avec des résultats aussi divers que les formes de ces curieux engins.

Celui de M. Delagrange, seul, a pu fournir un vol comparable aux premiers exploits de M. Santos-Dumont. L'appareil se compose de deux corps de cellules en toile, reliés par un bâti reposant sur deux roues et où sont installés le moteur et le poste du mécanicien. L'ensemble pèse 320 kilos, la surface portante totale atteint 60 mètres carrés, la force du moteur est de 50 chevaux. M. Voisin, qui monte cet aéroplane, avait déjà réussi plusieurs fois à s'enlever, mais il était retombé presque aussitôt ; samedi dernier, il s'est maintenu à 2 ou 3 mètres du sol sur une distance de 60 mètres, et il est venu reprendre terre sans éprouver la moindre avarie.

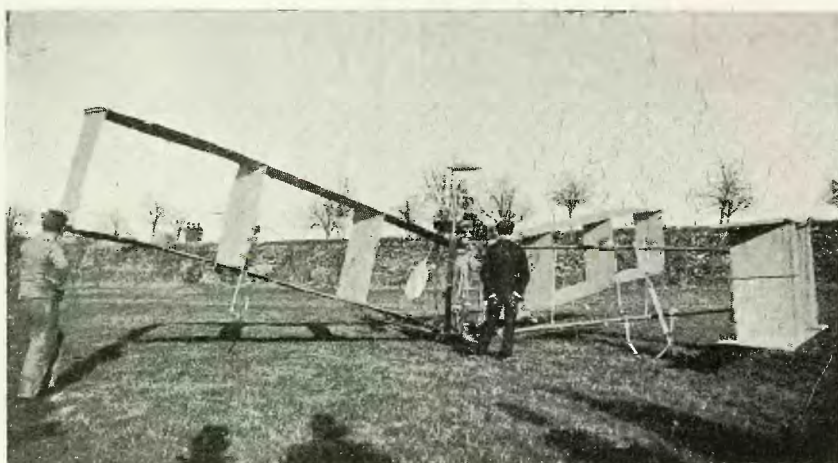
L'aéroplane de M. Vuia, vu sous un certain angle, donne assez l'impression d'une aile de chauve-souris gigantesque. De tous les appareils construits jusqu'ici, c'est celui qui paraît le plus simple et le plus calqué sur le mécanisme du vol des oiseaux. Il est constitué essentiellement par une sorte d'aile ou parachute, susceptible de recevoir diverses inclinaisons, et abritant le système moteur. Pour la première fois, l'ensemble repose sur quatre roues ; il en résulte une plus grande stabilité, notamment dans les atterrissages, mais aussi une aggravation de poids sérieuse. M. Vuia, qui a déjà plusieurs fois quitté le sol, mais dont le moteur à acide carbonique est peu puissant, n'a pu encore parcourir plus de 3 ou 4 mètres. Par contre, il n'a jamais éprouvé d'avarie et détient en cela un record jusqu'ici sans champion.

D'AVIATION EN 1907

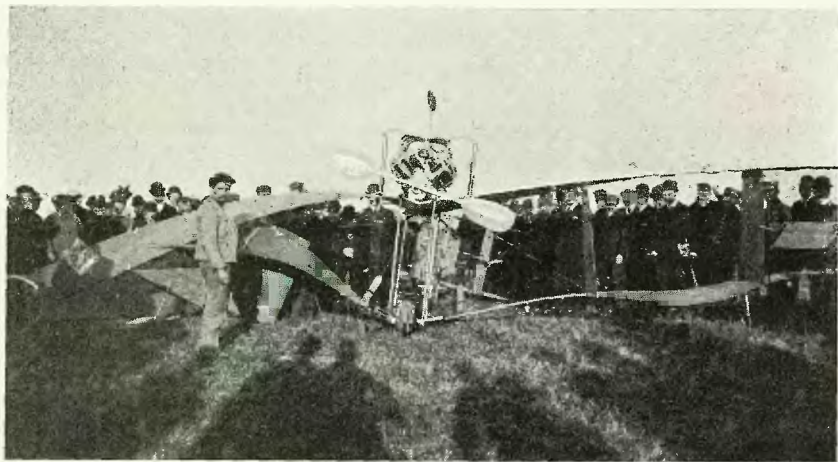
LE NOUVEL AÉROPLANE SANTOS-DUMONT



M. Santos-Dumont à son poste de direction.



L'appareil vu de trois quarts arrière.



Après l'accident.

Expérience du nouvel appareil de M. Santos-Dumont, à Saint-Cyr, le 27 mars.

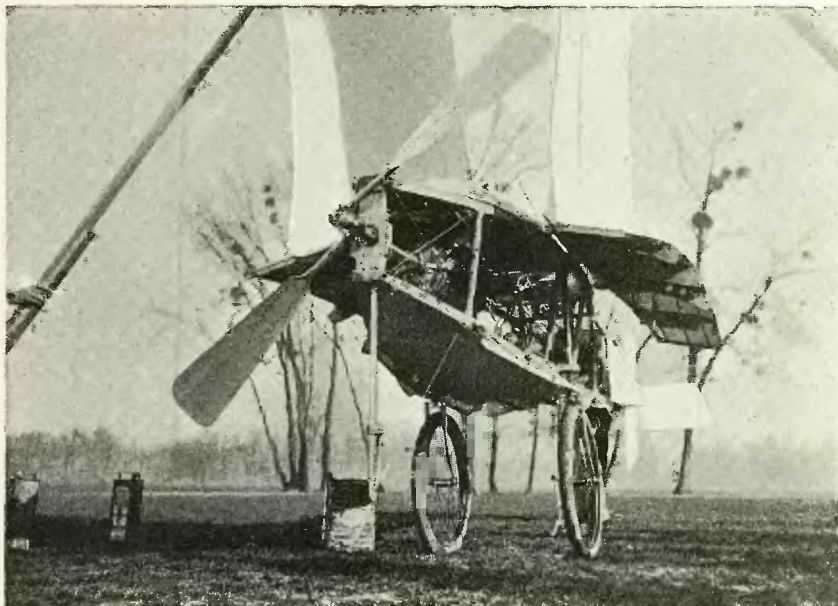
M. Santos-Dumont a construit un nouvel appareil qui diffère assez sensiblement de l'aéroplane avec lequel il gagna l'année dernière le prix de l'Aéro-Club de France, en accomplissant un parcours de 220 mètres.

La forme générale est restée la même ; toutefois la toile a été remplacée par des lames minces en bois des îles ; le gouvernail est à l'arrière ; le moteur, jadis placé près du mécanicien, est juché au-dessus de sa tête et possède une force de 100 chevaux ; enfin l'ensemble repose sur une seule roue. Mais, avec ce nouvel engin, M. Santos-Dumont n'a pas encore quitté le sol, et dans un essai préliminaire l'une des ailes ayant touché terre a été faussée et tordue. A la suite de cet accident, et en présence du résultat obtenu par M. Delagrè, le célèbre Brésilien vient de reprendre son aéroplane de 1906, légèrement modifié et où il a installé son nouveau moteur. Et il attend un jour favorable pour essayer de conquérir le grand prix Deutsch-Archdeacon (50.000 francs), réservé au sportsman ayant accompli en aéroplane une boucle d'un kilomètre.

L'aviateur de M. Blériot ne présente aucun point de ressemblance, même lointain, avec celui qu'il avait essayé l'année dernière, et que nous avons montré dans notre numéro du 17 novembre 1906. Une sorte de nacelle, montée sur deux roues, est flanquée de deux longues ailes qui, horizontales pendant la marche, se relèvent verticalement pour faciliter le transport. M. Blériot, jusqu'à présent, n'a pas été plus heureux avec cet appareil qu'avec le précédent : il a subi de sérieuses avaries sans pouvoir s'élever.

PHOTOGRAPHIES RAFFAËLE

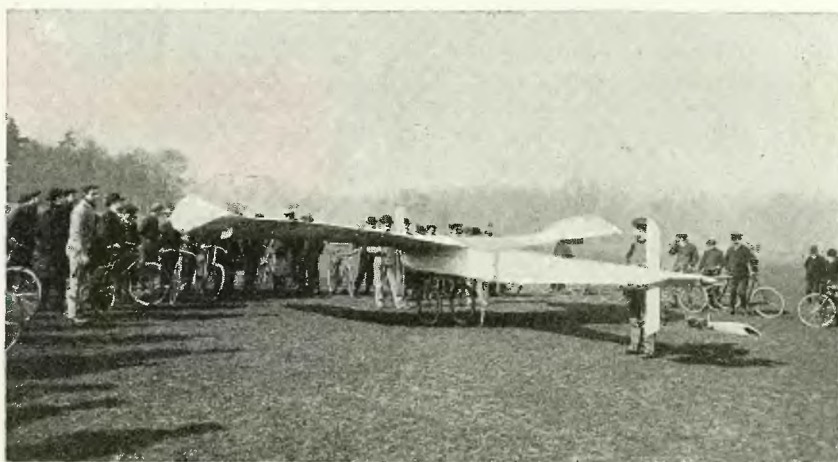
L'AÉROPLANE BLÉRIOT



L'appareil, les ailes repliées, vu de l'avant.



Ensemble de l'appareil vu de l'arrière, les ailes repliées.

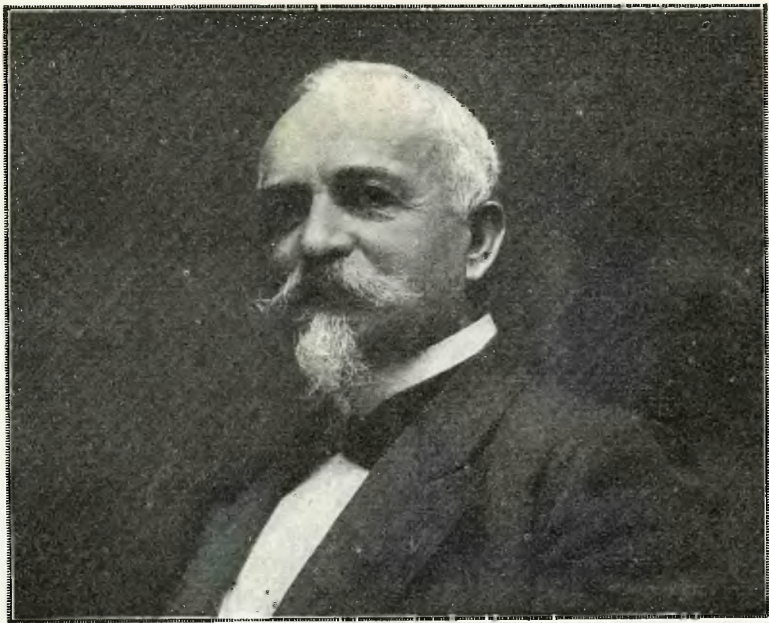


L'appareil les ailes ouvertes.



Après l'accident.

Expérience de l'aéroplane Blériot, à Bagatelle, le 27 mars.



M. Noblemaire. — Phot. Cautin et Berger.

M. NOBLEMAIRE

M. Gustave Noblemaire, directeur du P.-L.-M., vient de prendre sa retraite, à la date du 1^{er} avril, retraite bien gagnée par trente-huit années consacrées au service de la Compagnie.

Sorti le troisième de l'Ecole polytechnique dans le corps des mines, à l'âge de dix-neuf ans, M. Noblemaire, retraité en 1892, avec le grade d'ingénieur en chef, dirigeait depuis sept ans les Chemins de fer du Nord de l'Espagne lorsqu'il entra en 1869 à la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, qui lui confia d'abord la direction de son réseau algérien, puis celle de l'exploitation à l'administration centrale. En 1882, il devenait directeur de la Compagnie, succédant à M. Paulin Talabot, sur la désignation même de celui-ci, dont il avait été un des auxiliaires les plus dévoués. Dans ce poste éminent, il devait donner toute la mesure de ses remarquables qualités d'administrateur : il se signala particulièrement en 1883, lors de la discussion des conventions, présida avec une incontestable autorité le congrès international des chemins de fer, tenu à Moscou en 1892, et prit une part prépondérante au congrès de Paris, en 1900.

En dehors de ses hauts mérites professionnels, il possède des dons fort distingués d'orateur et d'écrivain, attestés par les discours et les études spéciales qu'il consacra à des questions techniques ou économiques. Et il y joint encore un véritable talent de peintre et de sculpteur : c'est lui qui a exécuté le buste de son prédécesseur, placé dans la salle du Conseil d'administration de la Compagnie.

Né à Dieuze, en Lorraine, le 27 avril 1832, M. Noblemaire, fils d'un officier supérieur, est tout près d'accomplir sa soixante-quinzième année. Au physique, il a le type et les allures militaires qui conviennent à un général ayant commandé, avec une fermeté paternelle, à une armée de quatre-vingt mille hommes.

Outre le titre et les fonctions de conseil, la Compagnie, comme elle l'avait fait pour M. Talabot, son prédécesseur, lui a décerné l'honorariat, et le gouvernement, voulant honorer sa longue et brillante carrière par une suprême récompense, l'a élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

M. Mauris, sous-directeur de la Compagnie, remplace M. Noblemaire comme directeur.

LIVRES NOUVEAUX

Poésies.

§ L'Anthologie des poètes français contemporains, que publie en trois volumes M. G. Walch, comprend un choix de deux cent cinquante poètes (Delagrave, chaque vol. 3 fr. 50). Si nous en jugeons par les deux volumes que nous avons eu sous les yeux, le choix des auteurs et des œuvres citées est aussi habile qu'impartial. Les biographies sont claires et sobres. On critiquera, peut-être, un ordre chronologique qui ne tient pas compte des groupements ni des écoles. Mais cet ordre comporte, d'autre part, divers avantages, celui, notamment, de placer le poète dans le milieu vivant où a fleuri et évolué son talent.

§ M. Paul Baillié, le traducteur des Poètes allemands et des Poètes anglais (Lemerre, 3 fr. 50), s'est appliqué à l'œuvre difficile de transposer d'une langue dans une autre la mesure d'un vers, le rythme d'une strophe, l'élan et l'allure d'un poème épique et d'un sonnet. On saura gré à M. Paul Baillié d'avoir traduit, en poète adroit et souple, les chansons printanières de Hans Sachs, les ballades de Goethe, les stances de Schiller, les belliqueux refrains de Körner et de Ruckert, les élégies de Henri Heine, les effusions lamartiniennes de Platen et aussi les sonnets de Shakespeare, les idylles de Robert Burns, les odes de lord Byron, les « lamentations » de Shelley, les mélancolies de Wordsworth, de Coleridge et de Keats, la poésie sereine de lord Tennyson.

§ Signalons encore la traduction, par M. Ch. de Bigault de Casanova, des Poésies d'Henrik Ibsen, que le « Mercure de France » publie dans sa collection d'auteurs étrangers. Ce volume ne renferme qu'une partie de l'œuvre lyrique d'Ibsen. Au « Choix » que le grand écrivain scandinave publia lui-même en 1871 sont ajoutées les poésies qui ont paru récemment dans l'édition nationale de ses « Œuvres complètes » ainsi que dans diverses revues, plus quelques morceaux inédits.

Romans.

§ Au nombre des romans récemment publiés, citons : *Femme de peintre* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Gustave Amiot, une œuvre aussi captivante par sa forme que saine dans ses conclusions ; *Ceux de Villaré* (Plon, 3 fr. 50), un roman rustique où M. Jean Eriez met en scène les basses initiées, les rancunes, les préjugés, les convoitises qui se dissimulent sous l'apparente candeur de la vie des champs ; *Fil de Fer* (Michaud, 3 fr. 50), par M. Jehan Ric-tus, qui défend le martyre de l'enfance en un plaidoyer à la fois attendri, gouailler et brutal, éloquent autant que les *Soliloques du pauvre*, mais pas moins crûment réaliste ; *Mona* (Plon, 3 fr. 50), une suite d'amusants dialogues, par M. Aigueperse ;

la Rose du jardin (Fasquelle, 3 fr. 50), un frais roman, par M. Louis Codet ; *Veillées chez grand'mère* (Bernard, Nîmes, 2 fr.), par M. Montfleuri, qui vulgarise l'histoire de Villeneuve de Berg ; *L'invasion de 1910 : les Allemands en Angleterre* (Fischbacher, 3 fr. 50), par M. William Le Queux, un livre curieux où l'on trouve, développé et appliqué, le plan allemand qui existe, paraît-il, dans les archives de Berlin ; *la Légende dorée des bêtes* (Perrin, 3 fr. 50), par M. Paul Franche, qui consacre une originale étude aux plus touchantes histoires de saints protecteurs de bêtes ; *la Fille de Caïphe* (Sansot, 1 fr.), une nouvelle de M. Maxence Legrand, un débutant qui donne de bons espoirs ; *Terres lorraines* (Plon, 3 fr. 50), par M. Emile Moselly ; *Benoni* (Sansot 3 fr. 50), par M. André Billy ; *Clartés* (Sansot, 3 fr.), notes et pochades, par Mme Marie Dauguet ; *Amours* (Bibl. gén. d'édition, 3 fr. 50), par MM. Poinot et Norman-dez ; *Chercheur d'amour* (Plon, 3 fr. 50), par M. Quilicus Albertini ; *Double amour* (Albin Michel, 3 fr. 50), par MM. X... et Jean Dalvy ; *Poème d'amour* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. André Maurel ; *le Chemin de l'amour* (Pierre Douville, 3 fr. 50), par M. Fernand Nief ; *la Volupté d'aimer* (Ambert, 3 fr. 50), par le comte Paul d'Abbes.

Littérature. Critique.

§ On connaît la biographie de Charles Baudelaire, par Eugène Crépet. M. Jacques Crépet nous donne une réédition de cet ouvrage (Meisssin, 3 fr. 50), revu et mis à jour, augmenté des Baudelaïriana d'Asselineau, ainsi que de nombreuses lettres adressées à Ch. Baudelaire, et illustré des portraits de Charles Baudelaire, de Jeanne Duval et de Mme Sabatier.

Sciences naturelles.

§ Aux naturalistes, il faut signaler l'intéressant et savant travail que M. Louis de Nussac, sous-bibliothécaire au Muséum, consacre à Latreille, le « prince de l'entomologie ». Dans le premier volume de cet important ouvrage : *Pierre-André Latreille à Brive* (1762-1798), sont étudiées la jeunesse et la « venue scientifique » du grand naturaliste (Steinheil, 5 fr.). L'enseignement de Latreille au Muséum fera l'objet d'un second et prochain volume.

Albums.

§ *Gros et Détail* (Plon, 3 fr. 50), c'est le titre du nouvel album satirique, aristophanesque, du maître dessinateur Caran d'Ache qui, avec son crayon, sans cruauté, se joue des ridicules et des travers des pauvres humains que nous sommes.

Théâtre.

§ Le second volume du *Théâtre de Jules Lemaître*, qui paraît chez l'éditeur Calmann-Lévy (3 fr. 50), contient quatre pièces de l'éminent académicien, jouées entre 1893 et 1896. Ce sont : *les Rois* (Renaissance, 1893) ; *l'Age difficile* (Gymnase, 1895) ; *le Pardon* (Comédie-Française, 1895) et *la Bonne Hé-lène* (Vaudeville, 1896).

§ En nous donnant son intéressante et si personnelle adaptation française de l'œuvre célèbre de Basiladis (*Pygmalion*. — Lemerre, 2 fr. 50), M. P. d'Estournelles de Constant s'est plu à relever le rôle de Pygmalion, un peu sacrifié dans le drame grec, malgré sa haute portée morale et philosophique.

Divers.

§ Citons enfin la réunion en un volume des *Etudes politiques* du regretté Emile Boutmy (Colin, 3 fr. 50) ; *les Actualités scientifiques* (Schleicher, 3 fr. 50) de M. Max de Nansouty, le distingué vulgarisateur qui nous livre son abondante moisson de 1906 ; *les Idées de Nietzsche sur la musique* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Pierre Lasserre.

LES THÉÂTRES

Devant un parterre de ministres, d'ambassadeurs et de tout ce que la haute société littéraire, artistique et mondaine compte de plus distingué, Mme Sarah Bernhardt a donné, avec le concours d'une troupe brillante (MM. de Max, Décœur, Chameroi, Laroche, Mmes Blanche Dufrene, Patry, Barbier, Seylor, etc., etc.), au bénéfice des familles des victimes de l'Éna, une représentation d'une *Adrienne Lecouvreur*, en six actes, qu'elle a écrite elle-même, et qu'elle avait déjà jouée à l'étranger, mais que l'on ne connaissait pas à Paris. Cette œuvre, qui diffère assez sensiblement de l'*Adrienne Lecouvreur* d'Ernest Legouvé, contient des scènes qui dégagent une véritable émotion dramatique ; Mme Sarah Bernhardt est, comme on peut supposer, particulièrement

admirable dans l'interprétation du personnage de la grande actrice du dix-huitième siècle ; elle a été, à la fois auteur et interprète, doublement applaudie, — on peut même dire acclamée.

Le théâtre Molière a convié la presse à la représentation d'une pièce en cinq actes de M. Charles Raymond : *Monseigneur* ; les sous-titres des différents actes : « Per-ruches et corbeaux », « le Confessionnal », « Leurs victimes », etc., indiquent suffisamment le sujet de cet ouvrage et le sens dans lequel il est traité, avec une exagération simpliste et naïve.

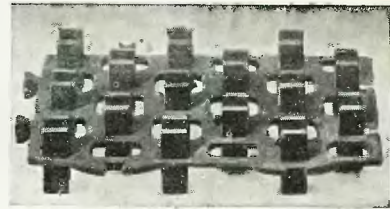
Six pièces ! pas une de moins, sont inscrites au nouveau programme du Grand-Guignol. L'une d'elles, *la Petite Maison d'Auteuil*, de MM. Robert Scheffer et Georges Lignereux, nous fait assister, comme il convient au Grand-Guignol, à une terrifiante scène de torture ; mais il en est d'autres fort gaies, notamment *l'Attaché*, de MM. Gréjois et Tallet.

Et la Porte-Saint-Martin reprend, avec succès, *Cyrano de Bergerac*, — et la Gaité, *la Fille du tambour-major* !

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE PAVAGE EN ACIER.

A titre d'essai, on vient d'inaugurer, dans la section de la rue Saint-Martin qui borde le Conservatoire des arts et métiers, le pavage en acier. Le pavé, mesurant 25 centimètres de longueur sur 14 centimètres de largeur et 5 centimètres de hauteur, est formé par une plaque perforée en acier coulé munie, sur ses deux faces, de plusieurs rangées de lamelles verticales. Ces grilles étant juxtaposées sur une assise de béton, comme celle employée pour le pavage en bois, on remplit les interstices avec du ciment qui colle le pavé au béton.



Armature du nouveau pavé en acier et ciment.

On obtient ainsi une masse différant essentiellement du ciment armé, car ce sont les lamelles d'acier, et non pas le ciment, qui constituent le point résistant. Ces lamelles affleurent à la surface, et leur rapprochement est tel qu'un sabot de cheval ou un bandage de roue en couvre toujours au moins trois rangées. Il semble donc que l'usure plus rapide, soit du métal, soit du ciment, ne doive point provoquer des dénivellations gênantes ; il en résulterait, seulement, un aspect rugueux, très légèrement ondulé, et défavorable au glissement. En tout cas, il paraît probable qu'avec ce système on n'a pas à craindre les trous innombrables que la pourriture et les différences de dureté d'un bloc à l'autre rendent inévitables dans le pavage en bois. La résistance doit être également supérieure à celle de l'asphalte qui présente, en outre, l'inconvénient d'être fort glissant. Mais l'expérience, seule, pourra fixer sur la valeur du nouveau procédé.

On compte, par mètre carré, 28 pavés pesant environ 2 kilogrammes. Le prix de revient actuel est de 27 francs. L'inventeur, M. Chaumeret, estime que l'on arrivera facilement au prix de 24 à 25 francs, et que les chaussées pavées en acier résisteront dix ans.

LE NOMBRE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Il semblait que l'application de la nouvelle loi militaire sur le service de deux ans dût détourner nombre de jeunes gens des carrières dites libérales, et particulièrement de la médecine. Or il n'en est rien.

Cette année, en effet, le nombre des étudiants inscrits au P. C. N., c'est-à-dire des candidats aux études médicales, a augmenté, à Paris seulement, de près de 200, passant de 562 à 750.

Ce nombre a d'ailleurs presque doublé depuis deux ans, puisqu'il n'était que de 433 en 1904-1905.

A quel degré va donc être poussé l'encombrement, déjà excessif, de la profession médicale !



...Insurgée.



...Emue.



...Résolue.



...Amusée.

SUFFRAGETTES ET POLICEMEN. — Quelques instantanés d'arrestations à l'issue de la dernière manifestation féministe de Londres.

ENCORE LES SUFFRAGETTES.

Les « suffragettes » anglaises font encore parler d'elles. Il y a quelque temps, on s'en souvient, à la suite de manifestations trop bruyantes en faveur du droit électoral des femmes, plusieurs d'entre elles avaient subi des condamnations relativement sévères ; les rigueurs de la justice, loin de les décourager, semblent, au contraire, avoir sur-excité l'ardeur d'un apostolat qu'elles ne craignent pas de pousser jusqu'à l'« action directe ». C'est ainsi que, dans l'après-midi du 20 mars, un bataillon de ces terribles amazones tentait d'envahir de force le palais de Westminster, siège du Parlement. La police qui veillait aux portes eut à soutenir contre elles une lutte peu courtoise et ne parvint pas sans peine à repousser des assauts plusieurs fois renouvelés. Bref, une soixantaine d'arrestations furent opérées ; les belliqueuses héroïnes de cette échauffourée défilèrent devant la foule, chacune entre deux policemen tout ensemble vigoureux et paternes. Il y avait là les divers types du genre, depuis l'énergumène récalcitrante jusqu'à la jeune miss décidée à prendre gaiement l'aventure et dont le rire contagieux déridait ses gardiens eux-mêmes. Dénouement judiciaire : amende ou prison au choix ; la plupart des condamnées ont préféré la prison, estimant que le sacrifice de leur liberté est le plus noble qu'elles puissent faire à leur cause.

UNE AUTOMOBILE TAMPONNÉE.

Dimanche dernier, une automobile, appartenant à M. Juan-José de Carril, domicilié à Paris, et montée par quatre personnes, parcourait à vive allure la route de Saint-Sever à Vire. Il faisait nuit, et, en arrivant au passage à niveau n° 4 de la ligne de Caen à Fougères, le conducteur ne vit pas que les barrières étaient fermées ; la voiture heurta la première, qu'elle brisa, puis vint buter contre la seconde et s'arrêta en travers de la voie. Les voyageurs eurent heureusement le temps de sauter à terre et de se garer ; car, presque aussitôt, un train passait, broyant l'automobile, dont il en-

traîna les débris à plus de 150 mètres. Il s'en était fallu de peu que quatre personnes ne fussent victimes d'une de ces rencontres où la locomotive semble vouloir prendre sur sa concurrente une terrible revanche ; les effets du tamponnement, l'aspect de la voiture disloquée, réduite à l'état de carcasse informe, attestent avec une saisissante précision la gravité de l'accident aux effroyables conséquences duquel les voyageurs échappèrent comme par miracle.

LE CORBILLARD AUTOMOBILE.

Si le nouveau mode de locomotion est parfois une cause de danger pour les vivants, il peut, d'autre part, rendre service aux morts. Tel est du moins l'avis de l'administration berlinoise des pompes funèbres, qui vient de soumettre à la préfecture de police un modèle d'auto funèbre. Cette voiture type, dont la reproduction photographique nous dispense de donner une description détaillée, a parcouru dernièrement, à titre d'essai, quelques-unes des rues les plus animées de Berlin, où son passage, bien qu'elle roulât à vide, n'a pas laissé de faire sensation. Quoi qu'on puisse penser de l'automobilisme funéraire et quel que doive être son avenir, l'initiative de l'innovation appartenait tout naturellement à l'Allemagne ; n'est-ce pas un poète allemand, Bürger, qui a dit : « Les morts vont vite » ?

CARTOUCHES D'AIR LIQUIDE.

On avait essayé jusqu'ici sans succès, notamment au Simplon, d'utiliser l'air liquide comme agent d'explosion. Un procédé nouveau vient d'être expérimenté dans une houillère anglaise et semble devoir donner d'excellents résultats.

L'air liquide, comme tout gaz liquéfié, revient en totalité à l'état de gaz, quelle que soit la pression, s'il est placé à une température supérieure à la température critique qui varie pour chaque gaz. Pour l'air liquide, cette température critique dépasse 100 degrés au-dessous de zéro ; un vase fermé contenant de l'air liquide et exposé

à la température ordinaire doit donc forcément faire explosion. Aussi l'on conserve toujours ce gaz dans des récipients ouverts disposés de façon à réduire l'évaporation au minimum.

La nouvelle cartouche se compose d'un cylindre en bronze très résistant fermé à l'avant par une rondelle de métal mou, et à l'arrière par un culot également très résistant muni d'une soupape. La cartouche étant placée dans le trou de mine, puis bourrée comme une cartouche ordinaire, on y injecte une certaine quantité d'air liquide, et l'on attend. Sous la seule influence de la température, l'explosion se produit au bout de sept ou huit minutes, chassant le bouchon de métal mou et faisant éclater la roche. La douille reste intacte et peut resservir.

Chaque coup de mine débite 30 tonnes de houille en blocs ne mesurant pas plus de 60 centimètres. On évite ainsi les chances d'incendie et d'allumage de grisou, et, au lieu des gaz irrespirables que lancent dans la mine les explosifs ordinaires, chaque détonation inonde celle-ci d'air frais. Les ratés ne peuvent se produire que par suite de fuites dues à un bourrage défectueux ou aux fissures de la roche ; mais alors l'air se gazéifie peu à peu et se répand dans la mine. Il n'y a donc aucun danger.

REBOISEMENT ET GAZONNEMENT.

Les économistes continuent à dénoncer le péril du déboisement : les régimes de nos fleuves tendent à devenir torrentueux, les sources s'appauvrissent, les vents ne sont plus modérés et tamisés, enfin notre production de bois d'œuvre se fait chaque année plus inférieure aux besoins de notre industrie.

Cependant le budget prévoit la restauration et la conservation des terrains en montagne. Mais on voit des départements qui refusent de laisser faire des travaux qui décupleraient leurs richesses.

Le moyen de résoudre la difficulté serait donc, ainsi que l'indique M. Ed. Payen, de faire marcher de pair le gazonnement et

le reboisement. Il faut améliorer dans une partie du terrain les pâturages de façon que les habitants aient dans cette partie autant, sinon plus de fourrage que dans le pâturage tout entier ; et il faut reboiser la partie demeurée libre.

Il y a en France environ 9 millions d'hectares incultes sur une surface totale de 520 millions ; 3 millions d'hectares pourraient, d'après les spécialistes, être transformés en prairies. Si l'on parvenait à convertir les 6 autres millions d'hectares en forêts, on accroîtrait de façon très sensible la richesse de notre pays.

LA PRODUCTION DE L'OR EN 1906.

La production mondiale de l'or en 1906 a atteint 2 milliards 100 millions, supérieure de 131 millions à celle de 1905. Ce chiffre se répartit de la manière suivante :

	1905	1906
	Millions.	Millions.
Transvaal	524	619
Etats-Unis	458	505
Australasie	444	430
Russie	115	111
Mexique	75	80
Canada	75	62
Indes anglaises...	62	55
Rhodésie	37	53
Divers	179	185

1.969 2.100

Dans les divers, l'Ouest-Africain, qui avait fourni 2.420.000 francs en 1902 et 16.345.000 en 1905, figure cette fois pour 21.875.000 francs.

D'autre part, le tableau suivant montre que, depuis quatre ans, la valeur des actions a constamment baissé à mesure que croissait le taux des dividendes :

Années.	Dividende.	Valeur des actions.
	Millions.	Millions.
1902	53	3.446
1904	97	2.614
1905	121	2.091
1906	142	1.602

Ce résultat est assez inattendu.



Une automobile sur laquelle un train a passé. — Phot. Beaumont-Laroze.



Un corbillard automobile en essais à Berlin. — Phot. E. Frankl.



Le Triomphe de David, de Salvator Rosa, retrouvé dans le grenier de l'hôtel de ville de Péronne. — Phot. Souillard.

LE SALVATOR ROSA DE PÉRONNE

Il existe donc encore de vieux chefs-d'œuvre à retrouver ?

Voici qu'on vient de découvrir, à Péronne, dans la Somme, où il était relégué, depuis des années sans nombre, dans les greniers de l'hôtel de ville, l'un des tableaux les plus fameux de Salvator Rosa, *le Triomphe de David*. C'est un peintre doublé d'un expert distingué, M. Léopold Dimon, qui,

se trouvant à Péronne, a eu cette bonne fortune. L'œuvre était mentionnée dans toutes les biographies du maître. Elle avait disparu. On la croyait à jamais perdue. C'est merveille qu'on l'ait retrouvée intacte, là où elle était abandonnée. M. Guédy, écrivain d'art, auteur d'un consciencieux dictionnaire des *Peintres anciens et contemporains*, l'a identifiée sans trop de peine.

On voit, au centre du tableau, David, qui vient d'étendre Goliath à terre et s'apprête

à le décapiter. Le roi Saül, sur son char de guerre, suivi de son armée, arrive triomphant d'un côté, tandis que de l'autre s'enfuient les Philistins. C'est une composition d'un mouvement véhément et de très grande allure.

LE PRINCE FUSHIMI

Le prince Fushimi, cousin de l'empereur du Japon, débarqué samedi dernier à Marseille, arrivait le lendemain matin à Paris,

où il a l'intention de passer quelques jours avant de se rendre en Angleterre.

Pur voyage d'agrément, a déclaré le prince ; promenade dépourvue de tout caractère politique. Pourtant, le cousin du mikado aura, à Londres, au cours du mois de mai, une entrevue avec le roi Edouard VII. Mais il a affirmé que son souverain ne l'avait chargé d'aucune mission autre que de présenter à l'allié du Japon l'expression de ses sentiments amicaux.



Le prince Sadanaru Fushimi.

Le prince Sadanaru Fushimi est le plus âgé des princes de la famille impériale japonaise. Il est né en 1858.

Il a fait toute sa carrière dans l'armée, où il a le grade de général. Il a pris part à ce titre à la campagne de Mandchourie, et a même joué un rôle important à Nan Shan.



M^{me} Sarah Bernhardt, auteur et interprète, au sixième acte de sa pièce, « Adrienne Lecouvreur ». — Phot. W. et D. Downey. — Voir l'article, page 230.

Les lecteurs de *L'Illustration* auront la primeur de l'œuvre dramatique de M^{me} Sarah Bernhardt, accueillie avec tant d'enthousiasme par les spectateurs privilégiés de l'unique représentation qui en a été donnée, à Paris, au bénéfice des familles des victimes de l'Inferno.